

LE PYTHAGORISME ÉSOTÉRIQUE¹

Emmanuel d'Hooghvorst

« *Les discussions* », disent les Chinois, « *proviennent du désir de convaincre, et ceci n'est pas en relation avec le Tao (ou la Voie)* ». Je voudrais que nous conservions ceci à l'esprit, tellement ceci est plein de sagesse, pour moi qui vais vous parler, et pour vous qui allez écouter. Et ceci nous amène à nous souvenir que le Maître de Samos, au nom de qui nous sommes maintenant réunis, à nous souvenir que le fils de Mnésarque lui-même était célèbre dans l'Antiquité pour son silence mystérieux. Son silence était tellement devenu renommé que c'était une expression courante chez les Grecs et chez les Romains que de dire des sujets obscurs et compliqués : « *Je ne comprends pas mieux que si c'était un des silences de Pythagore* ». Ceci doit être une leçon d'humilité pour nous, et pour moi en particulier. En outre, je ne cherche pas à convaincre qui que ce soit de ce que je vais dire. Je serais récompensé si je peux simplement apporter à votre recherche individuelle de nouveaux matériaux sur ce sujet fascinant.

On a attribué beaucoup de choses à cet homme silencieux, qui nous a laissé peu de choses par écrit, excepté ses « *acousmata* » et ses « *omoïoi* » qui – nous devons honnêtement l'admettre – nous sont quasiment indéchiffrables. On lui a attribué beaucoup de choses dans le passé, et beaucoup de choses lui sont toujours attribuées à ce jour. Il en est ainsi – et je pense que vous serez d'accord avec moi sur ce point qu'il existe un danger dont nous devons être conscients – celui de faire du pythagorisme une opinion purement arbitraire en essayant de saisir des morceaux de l'enseignement pythagoricien, même de façon inconsciente et en parfaite bonne foi, afin de ménager nos propres conceptions de la vie, présente ou future. Cette espèce de trahison (il n'y a pas d'autre terme pour décrire ce phénomène psychologique) est très

¹ Conférence donnée par Emmanuel d'Hooghvorst, à Bruxelles, en août 1955.

fréquente chez les doctrines et tous les enseignements. Au lieu de suivre humblement le Maître, ou les textes et monuments qui parlent de lui et par conséquent de s'élever vers lui, les gens ont cherché, souvent en toute bonne foi, à l'abaisser à leur propre niveau, pour se couvrir grâce à lui, et se servir de lui, au lieu de le servir. Je dois ici rendre hommage à certains d'entres vous que je connais bien, et à d'autres que je ne connais pas encore, et qui se sont efforcés patiemment pendant des années de rassembler tous les documents possibles avec le plus grand soin et avec les meilleures méthodes critiques, en vue de reconstituer une doctrine pythagoricienne dénuée de fantaisie et aussi fidèle que possible à ce qu'elle a dû être en réalité.

Comme je l'ai dit il y a un instant, on a attribué beaucoup de choses à Pythagore. Il faut reconnaître qu'on l'a souvent interprété, dans le pire sens du terme. Certains, en raison de ses travaux mathématiques, ont vu en lui un étonnant précurseur de la science moderne ; d'autres en ont fait un apôtre de ce que les théosophes appellent la transmigration, ou ont été impressionnés par sa gentillesse envers les animaux et son régime. D'autres encore, par les lois sur l'harmonie, qu'elle soit morale, cosmique ou architecturale, qui lui ont été attribuées. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas pour tâche de discuter, d'approuver ou de condamner ces différentes conceptions du pythagorisme. De façon générale, leur valeur découle de ceux qui les professent et qui les appliquent dans le monde.

Mais je me demande, Mesdames, Messieurs, si beaucoup parmi vous ont été attirés par Pythagore simplement par son silence. Pourtant il y a un proverbe français qui dit « *le silence est d'or* », car vous voudrez bien admettre que les vérités les plus profondes de la philosophie sont souvent cachées dans les lieux communs de la conversation courante. Et nous arrivons au cœur du sujet dont je souhaitais vous parler, car vous savez que l'ésotérisme, c'est-à-dire « l'intérieur » du mystère de la vie, est toujours exprimé par le silence. Vous vous souvenez combien Pythagore insistait auprès de ses disciples pour qu'ils apprennent à écouter. Il n'est pas nécessaire que je cite des textes que vous connaissez tous. En vérité, qui ne se rappelle, chez les acousmatiques pythagoriciens, l'école du silence à laquelle chaque disciple a dû se soumettre pendant des années, cinq selon Jamblique, avant d'être autorisé à parler ? Et pour l'ordre qu'il avait fondé à Crotona, il avait établi la règle suivante (assurément une règle d'or) : « *On ne doit pas parler des sujets pythagoriciens sans lumière* ». Cet *acousma* est étonnant pour ceux qui prennent la peine d'y réfléchir. De toute façon, nous y reviendrons dans un petit moment. Ce n'est pas sans raison qu'Aristoxène de Tarente, le plus ancien des chroniqueurs pythagoriciens, nous dit que

Pythagore au cours de ses voyages, est censé avoir été le disciple d'un mage chaldéen du nom de Zaratas. De plus, les célèbres oracles chaldéens² que Platon affectionnait tant, n'étaient pas inconnus des pythagoriciens et de Pythagore lui-même. Parmi ceux-ci, nous trouvons ce dire merveilleux « *Audi ignis vocem* », « *Ecoute la voix du feu* ». Nous y reviendrons aussi plus tard. Car il me semble que c'est vers cette direction que nous devons nous tourner afin de pouvoir saisir vraiment la signification de ce qu'est un acousmatique, un auditeur pythagorien. Tout ceci nous rappelle le célèbre « *Autos epha* », qui à la lueur de ceci, a dû avoir un sens complètement différent de celui de l'intolérance doctrinale ou du dogmatisme orthodoxe imposé de l'extérieur. « *Autos epha* » était, selon les historiens, le fondement de la doctrine même. « *Ainsi dit-il* ». Mais qui ? « *Le Maître* ». Mais qui était le Maître ?

La première condition pour étudier une doctrine si ancienne avec profit consiste à adopter l'état d'esprit d'un homme vivant au VI^e siècle av. J.-C., et à la replacer dans son environnement véritable. C'est très difficile, car nous devons rejeter nos conceptions du XX^e siècle. C'est une question de méthode, bonne ou mauvaise. Si nous examinons l'Antiquité avec nos préjugés d'hommes blancs européens vivant en 1955, nous nous vouons à une incompréhension totale, et même les collections antiques les plus impressionnantes que nous pouvons avoir à notre disposition ne nous apprendraient rien. Ainsi, rien ne prouve – au contraire – que notre conception de la science, nos méthodes scientifiques, nos critères, nos moyens de connaissance, et même notre conception de la philosophie et de la sagesse, aient quelque rapport avec ceux d'un sage crotonien vivant il y a 2600 ans. Les mots peuvent rester les mêmes, mais leur contenu peut changer complètement.

Prenons l'exemple des célèbres médecins ioniens, Thalès de Milet, Anaximène et Anaximandre, considérés dans l'Antiquité comme les pères de la médecine. Si aujourd'hui nous nous penchons sur les fragments mutilés de leurs travaux, nous ne trouvons qu'un amas de fatras scientifique, abandonné de tous depuis des siècles. Leur approche du monde, de la matière et de la vie, ont l'air d'être des conceptions démodées à l'homme de science moderne. Notre vision du monde, notre conception de l'homme et de la vie elle-même ont changé avec nos méthodes de recherche scientifique. Devons-nous en inférer que nous sommes savants et civilisés, et qu'eux étaient ignorants et barbares ? Certains tireront hâtivement de telles conclusions, disant que les propositions primitives d'Anaximène par exemple, n'ont plus d'intérêt que pour les seuls historiens de la philosophie. Néanmoins, posons-nous la

² *La Sagesse des Chaldeens*, collection, *Aux sources de la tradition*, éd. *Les Belles lettres*, Paris, 1993, Oracle 148, p. 40.

question de savoir si leurs propositions semblent absurdes simplement parce que nous sommes devenus incapables de les comprendre, précisément en raison d'une approche différente de ces problèmes. Si ces gens revenaient parmi nous aujourd'hui, ils pourraient se moquer de nous et nous considérer comme des barbares et des ignorants pour les interprétations que nos savants philologues et historiens donnent de leurs doctrines.

La raison pour laquelle je donne cet exemple est que le pythagorisme n'échappe pas à cette loi non plus. Rien n'est aussi tragique que de ne pas parler le même langage, et d'avoir cependant l'impression de se comprendre les uns les autres, parce que nous utilisons les mêmes mots, qui ont l'air identiques. Voyons par exemple si des notions aussi simples en apparence que le Feu, la Lumière, la Philosophie, la Sagesse avaient réellement le même sens pour les Anciens que pour nous. La conception même de la philosophie ou de la science que nous avons aujourd'hui même, en grande partie héritée d'Aristote, est-elle la même que celle de Pythagore ? Descartes ou Bergson auraient-ils été considérés comme des philosophes par les pythagoriciens de Crotone ? Ces facteurs compliquent certainement nos rapports avec le pythagorisme, et ces rapports resteront difficiles et distants tant que nous n'aurons pas trouvé la même approche de la connaissance.

C'est précisément ce dont je voulais vous entretenir.

D'abord, si nous ne voulons pas trahir le Message du pythagorisme, n'oublions pas que les Grecs étaient hommes de profonde foi religieuse, et qu'ils ne séparaient pas la connaissance de la religion. C'est le premier point sur lequel, à tort ou à raison, nous sommes différents. Au VI^e s. av. J.-C., un homme non religieux, c'est-à-dire non relié aux dieux par la dévotion de la Cité, constitue une vraie absurdité, spécialement s'il prétendait être philosophe. Dans notre XX^e siècle, nous rencontrons chaque jour des gens ou avons des amis proches, qui n'appartiennent à aucune religion, qui sont libres penseurs, ou pour qui la question religieuse n'existe guère. Nous trouvons ceci absolument normal, personne ne s'en étonne, d'autant plus que nous comprenons très bien qu'un philosophe, étant avant tout un rationaliste, s'est libéré du préjugé religieux.

Mais pour tous ceux qui connaissent l'histoire du pythagorisme, il y a de nombreuses références aux textes qui recommandent la piété envers les dieux. Vous connaissez tous, ou du moins vous avez tous entendu parler des célèbres préambules de Charondas et de Zaleucus.

En fait, qui était ce Pythagore dont nous nous occupons ? Nom très étrange pour le fils de Mnésarque, le forgeron de Samos, nom tellement étrange que nous nous demandons même s'il ne fut pas emprunté, tant la ressemblance avec le rôle de ce personnage semble avoir joué. Pythagore veut dire en réalité « celui qui émet le Verbe Pythien » ou « le Verbe d'Apollon », d'où « le Prophète apollinien ». Nom bizarre en fait pour un fils de forgeron ! Et qui ne va sûrement pas simplifier les idées que nous avons sur sa personnalité mortelle et temporaire dans ce monde.

En outre, le pythagorisme semble avoir été en relation étroite avec Delphes, qui emplissait la fonction prophétique pour la nation grecque. Vous vous rappelez tous le passage du catéchisme des acousmatiques, qui est raconté par Jamblique³ : « *Qu'est-ce que l'oracle de Delphes ?* » Réponse : « *C'est la Tétractys, qui est l'harmonie dans laquelle vivent les sirènes.* » C'est là donc que réside le pythagorisme, enté sur son symbolisme le plus répandu, la Tétractys, que nous pourrions appeler le culte ou la religion officielle de la Grèce, le grand centre de la Méditerranée orientale, l'oracle de Delphes. Nous avons ainsi établi indubitablement une chose des plus importantes : l'école pythagoricienne était en rapport avec le culte d'Apollon, le prophète pythien à Delphes. Nous ne pouvons avoir le moindre doute à ce sujet, car le nom du fondateur lui-même en est l'indication, ainsi que le commentaire donné par son école sur le symbole le plus célèbre de l'ordre, confirment notre opinion. Nous sommes très loin de l'intellectualisme philosophique, de l'abstraction, de la logique – en bref, très loin du rationalisme, que les écrits des sophistes trahiront déjà quelques années plus tard, et ensuite ceux d'Aristote. Au contraire, nous tenons en grande estime le royaume de l'inspiration, de la présence divine, du verbe apollinien, de la prophétie. Il y a beaucoup à dire sur la célèbre Tétractys « dans laquelle habitent les sirènes », et je ne crois pas qu'une seule conférence suffise pour en parler. Nous ne faisons qu'effleurer le sujet.

Avec l'oracle de Delphes, et spécialement Apollon, nous sommes maintenant au cœur de la mythologie grecque, mystérieuse, impénétrable, et aussi toujours trahie par les commentateurs modernes. Toute espèce d'explication ont été donnée pour en rendre compte : elle était supposée être de la fiction poétique, inventée par un peuple infantile, plein d'imagination et de fantaisie, pour expliquer le changement des saisons, le lever et le coucher du soleil, la croissance et la décroissance de la lune, la pousse du blé et de la vigne. Un peuple infantile, peut-être poétique et certainement imaginaire, mais en

³ Jamblique, *Vie de Pythagore*, éd. Les Belles Lettres, 18, 82.

tout cas beaucoup moins stupide que les mythologues modernes dans leurs explications ! Il y a même eu récemment des tentatives d'explication de la mythologie par la psychanalyse. Mais toutes ces explications demeurent bancales d'une façon ou d'une autre. Ce qui paraît tout à fait certain, c'est que la mythologie dépeint une série de réalités auxquelles l'homme moderne est devenu complètement étranger, qui ont été entièrement retirées de son cerveau, et dont il a tout perdu, jusqu'au souvenir même. Cela signifie que la mythologie parle du « *mysterium magnum* » de la régénération physique de la nature. Remarquez que les mythologues officiels refusent toujours systématiquement et obstinément de prendre en considération les explications de ceux qui, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle en Europe, se sont toujours, bien que discrètement, décrits comme les continuateurs et les héritiers des sages de l'Antiquité. Je fais référence à des philosophes hermétistes chrétiens tels que Maïer, Fabre, Pernety, etc.

Et que dit la mythologie au sujet d'Apollon ? Je vais le rappeler brièvement. Léto était la fille de Chronos. Zeus, en étant tombé amoureux, eut des rapports avec elle. Héra, sa femme jalouse, envoya le serpent Python sur Léto qui, afin d'échapper à son croc mortel, prit la fuite et, pendant longtemps, erra par terres et par mers. Enfin, elle débarque à l'île de Délos, qui n'était pas encore fixée. Poséidon, qui jusque-là en avait fait son jouet, l'attacha parmi les flots, et Léto donna naissance d'abord à Artémis, qui fit fonction de sage-femme pour sa mère, et l'aida à mettre au monde Apollon, son frère jumeau. Lorsqu'il eut grandi, Apollon tua Python avec ses flèches, d'où le nom de « Pythien ». L'étymologie nous apprend que Léto, en grec, évoque quelque chose d'obscur, de caché, de nocturne, de noir. Léto est, d'une certaine manière, obscure et cachée sur la terre. Zeus, d'après sa racine « *Dieus* » (à l'origine du mot français « Dieu »), veut dire *ciel brillant* et *jour*. Le mariage de Zeus et de Léto est, jusqu'à un certain point, le mariage du ciel et de la terre. Après le mariage, Léto erre ici et là, par terres et par mers, jusqu'à ce qu'elle arrive à Délos, que Neptune a fixée pour elle (ce détail n'est pas sans importance). Délos vient du grec « *dêloô* », *montrer* ; Artémis et Apollon naissent à Délos, c'est-à-dire dans la manifestation des choses cachées. Artémis, née la première, fut souvent appelée par les Grecs « *Hémérasia* », qui signifie *Artémis-lumière-du-jour* ou, en d'autres termes, *la lumière nouvelle née du matin*. Elle aide sa mère à accoucher d'Apollon, le soleil divin.

Tout ceci nous permet d'avancer une supposition plausible pour expliquer l'*acousma* dont nous parlions : « *Ne parlez pas de sujets pythagoriciens ou pythiens sans lumière* ». Abstenez-vous de parler du verbe prophétique ou de choses semblables, tant que

l'obscurité ne vous ait pas été rendue évidente, tant que la lumière vierge d'Artémis n'ait pas été rendue projetée sur vous d'une façon qui il y a peu encore était obscure...

Voici un autre repère qui confirme l'union entre le pythagorisme et le culte apollinien. L'historien Strabon, dans un de ses passages (ch. V), déclare formellement, qu'avec les mystères de Samothrace (les mystères pythagoriciens et ceux de Samothrace doivent donc avoir été de nature similaire), les pythagoriciens furent les instructeurs et les instituteurs des bardes celtiques et des druides. Nous tenons aussi de Jamblique⁴, qu'un prêtre hyperboréen d'Apollon, un Scythe du nom d'Abaris, selon son récit, en tous cas un homme du Nord, vint en Grèce à cette époque pour chercher des cadeaux destinés au culte de son dieu. Après avoir été introduit en la présence de Pythagore à Crotone, et après que ce dernier eût révélé sa cuisse dorée, selon la légende, Abaris se jeta à ses pieds comme devant l'incarnation du dieu qu'il servait. Cette histoire, vraie ou fausse, est vraiment étrange, et nous donne matière à réflexion, car elle n'a pas dû nous être rapportée sans raison. Au sens vulgaire du terme, les Hyperboréens étaient pour les Grecs les gens du Nord, mais ici il se pourrait que le terme ait un autre sens, qui prendrait trop de temps à être développé ici, et qui trahit l'origine du don prophétique et de la généalogie divine chez les Grecs.

Le second point que je voudrais examiner est la notion de philosophie et de sagesse à l'époque de Pythagore. Et nous verrons, finalement, que nous parlons toujours des mêmes mystères que ceux que nous venons de mentionner. Il est inutile de citer des références pour des choses qui vous sont si bien connues. Les historiens nous enseignent que Pythagore, le tout premier, rejeta humblement le qualificatif de sage, au nom même de la sagesse. Ce détail, si c'en est un, mérite une étroite attention, car s'il est parvenu jusqu'à nous, c'est pour nous apprendre quelque chose d'utile. Il a toujours existé des écoles de sagesse dans l'Antiquité, secrètes pour la plupart, et au sujet desquelles – nous devons le reconnaître – nous savons peu de choses. La seule chose que nous sachions vraiment est qu'elles avaient un but religieux, qu'elles étaient dédiées à une divinité mythologique, et que dans ces centres, se déroulaient des mystères dont on peut affirmer peu de choses. Il y a un seul point sur lequel tous les philosophes et historiens de l'Antiquité s'accordent : ils ramènent tous l'origine de leur initiation sacrée et de leur sagesse à la terre sacrée d'Égypte, comme ils l'appelaient, aussi appelée terre des dieux, projection des cieux sur la terre. Je vous rappelle que dans toute connaissance qui nous soit parvenue de l'Antiquité, il semble

⁴ *Vie de Pythagore*, passim.

toujours y avoir un double sens, une expression claire et vulgaire cachant et voilant une signification secrète, en rapport avec une série de réalités tangibles, mais dont la nature à ce jour nous est inconnue. Plutarque, dans son *Isis et Osiris* nous dit que la terre en Egypte est noire et appelée « *Chemia* » (origine du mot alchimie), et que c'est Osiris. Ce sol est irrigué, recouvert et fertilisé par le Nil céleste, appelé Isis, et leur union engendre Horus-auregard-non-changeant. Cette triade Osiris-Isis-Horus ressemble très fort à la triade Zeus-Léto-Artémis/Apollon. Lorsque les Grecs disent que leur sagesse vient de la terre d'Egypte, cela peut avoir un sens caché s'il est possible pour chacun d'eux d'emporter une portion de cette terre.

Mais l'évidence historique est si claire, le consensus si unanime, que nous ne croyons pas nous tromper en considérant l'Egypte comme étant grandement à l'origine et à l'établissement de toute initiation à la sagesse dans le bassin méditerranéen, avec d'autres influences bien sûr, mais qui ne retirent pas à l'Egypte sa prédominance. Ainsi le pythagorisme et la tradition grecque apparaissent comme la branche hellénique de l'hermétisme égyptien. De plus, on dit que Pythagore même est allé sur les rives du Nil quérir la connaissance.

Il y a cependant une autre tradition encore qui a trouvé son origine en Egypte et qui a laissé d'abondants matériaux écrits vers lesquels nous pouvons nous tourner pour notre information. C'est la tradition hébraïque : Moïse venait d'Egypte et fut initié dans ses temples, avec la différence que les juifs quittèrent l'Egypte en enfants ingrats, dépossédant leurs parents. Faisons une brève incursion dans les livres sapientaux de l'Ancien Testament, et voyons si nous pouvons trouver quelque chose qui jettera de la lumière sur notre sujet présent. Nous rencontrons immédiatement une figure de la sagesse dont la grandeur domine toute la Bible : Salomon. Remarquez, au passage, qu'il était célèbre pour son amour de la Sulamite, dont le sens n'est autre que le féminin de Salomon. Nous pouvons donc appeler la Sulamite son « âme sœur », exactement ce qu'était Isis pour Osiris. Et la Sulamite aussi était noire : « *Je suis noire mais belle, ne faites pas attention à mon teint noir car c'est le Soleil qui m'a brûlée* ». Un grand nombre de livres sapientaux ont été attribués à tort ou à raison à Salomon, à l'exception de l'*Ecclésiastique*, parce que précisément plus qu'ailleurs, ils parlent de la sagesse et des moyens d'y parvenir. Et nous nous souvenons, en lisant ces livres, de la façon dont Salomon, dans une prière célèbre, se tourna vers Dieu même et l'implora pour obtenir sa sagesse.

Que demande Salomon dans sa prière ? Il dit : « *Donnez-moi la sagesse, qui siège près de votre trône* ». On peut chercher ce

trône de Dieu, près duquel la sagesse est censée se trouver, selon la doctrine cabalistique, au-dessus du firmament, dans les cieux empyréens appelés « *Shamaïm* ». C'est une région qui brille et scintille d'un feu pur et suressentiel. De *Shamaïm* procède *Hochmaël*, esprit de la sagesse divine, qui illumine les hommes pieux qui l'invoquent. Quelle est la nature de cette sagesse, et quel rôle joue-t-elle ? Écoutons Salomon prier :

« Dieu de mes pères et Seigneur de Miséricorde, par ta Parole Tu fis l'univers, Tu formas l'homme par ta Sagesse pour qu'il soit maître de Tes créatures, qu'il gouverne le monde avec justice et sainteté, qu'il rende, avec droiture, ses jugements. Donne-moi la Sagesse, assise auprès de Toi ; ne me retranche pas du nombre de Tes enfants : je suis Ton serviteur, le fils de Ta servante, un homme frêle et qui dure peu, trop faible pour comprendre les préceptes et les lois. Le plus accompli des enfants des hommes, s'il lui manque la Sagesse que Tu donnes, sera compté pour rien. Tu m'as choisi pour régner sur Ton peuple, pour gouverner Tes fils et Tes filles ; Tu m'as ordonné de bâtir un temple sur Ta montagne sainte, un autel dans la ville où Tu demeures, imitation de la demeure sainte que Tu fondas dès l'origine. Or la Sagesse est avec Toi, elle qui sait Tes œuvres ; elle était là quand Tu fis l'univers ; elle connaît ce qui plaît à Tes yeux, ce qui est conforme à Tes décrets. Des cieux très saints, daigne l'envoyer, fais-la descendre du trône de ta Gloire. Qu'elle travaille à mes côtés et m'apprenne ce qui Te plaît. Car elle sait tout, comprend tout, guidera mes actes avec prudence, me gardera par sa gloire. Alors mes œuvres Te seront agréables, je jugerai Ton peuple avec justice, et serai digne du trône de mon père. Quel homme peut découvrir les Intentions de Dieu ? Qui peut comprendre les Volontés du Seigneur ? Les réflexions des mortels sont incertaines, et nos pensées, instables ; car un corps périssable appesantit notre âme, et cette enveloppe d'argile alourdit notre esprit aux mille pensées. Nous avons peine à nous représenter ce qui est sur terre, et nous trouvons avec effort ce qui est à notre portée ; ce qui est dans les cieux, qui donc l'a découvert ? Et qui aurait connu ta Volonté, si Tu n'avais pas donné la Sagesse et envoyé d'en haut ton Esprit Saint ? C'est ainsi que les sentiers des habitants de la terre sont devenus droits ; c'est ainsi que les hommes ont appris ce qui Te plaît et, par la Sagesse, ont été sauvés. Ainsi soit-il ».⁵

La sagesse est ici décrite comme le moyen de réaliser toutes choses, comme la pensée même de Dieu, qui descend parfois sur terre pour éclairer les hommes pieux, pour les guider dans leurs actions, les assister par son conseil. On dit aussi que sans elle, l'homme ne peut rien faire pour être agréable à Dieu.

Retournons maintenant à l'hellénisme et au pythagorisme.

⁵ Roi Salomon (970-931 avant Jésus-Christ) – *Le Livre de la Sagesse*, Chapitre 9, versets 1-18.

Nous trouvons deux symboles mythologiques qui jetteront pleine lumière sur notre objet. Porphyre nous dit, parmi d'autres choses, dans son *Traité sur les Idoles*, qu'Héphaïstos était fils de Zeus, et qu'il demeurait avec lui sur l'Olympe (de « *lampô* », *briller*). Mais un jour, son père se mit en colère contre lui, et l'envoya en bas sur terre. Depuis, Héphaïstos a besoin d'un support pour brûler, il a toujours besoin de bois, c'est-à-dire de matière ; il boite, il est devenu laid, mais c'est le forgeron universel. En secret, dans les profondeurs de l'Hadès (au contraire de l'île de Délos), il forge tout ce qui avec le temps se matérialisera. Il y a beaucoup à dire sur ceci, en particulier sur l'histoire de Pythagore, qui fut justement initié dans une forge, et formé par l'oreille aux lois de l'harmonie. « *Ecoutez la voix du feu* ».

Enfin, parmi les stucs de la basilique pythagoricienne de la Porte Majeure⁶, si bien décrits par Carcopino, nous trouvons un personnage mythologique central sur lequel nous allons nous pencher pour conclure. Il représente le rusé Ulysse debout et devant lui, le personnage d'une femme assise, dans laquelle le commentateur voit Hélène, l'épouse du beau Ménélas.

Il est impossible de séparer Ulysse d'Athéna Pallas, la conseillère, la tutrice, la divine protectrice, qui à la fin lui assure le succès complet dans ses tribulations.

Qui était Pallas ?

Vous vous souvenez qu'elle sortit toute armée du cerveau de Zeus parturient. Elle est donc la pensée magique de Dieu.

Elle était avec lui avant la naissance du monde. Homère (qui est toujours étudié pour la beauté de sa poésie et jamais pour sa sagesse) la fait parfois descendre d'Olympe pour instruire et conseiller les mortels qu'elle a pris en affection. Pallas semble dériver de « *pallakis* » qui signifie, sans la moindre intention péjorative, *concubine*, ainsi que *prêtresse* et *vierge*.

La sagesse, comme avec Ulysse et Salomon, consiste à gagner son amour, à le recevoir de Dieu son Père, et à s'unir à elle en un mariage vierge. Elle est fidèle dans ses affections. Elle montre à ceux qu'elle a choisis les réalisations de Dieu son Père, la façon

⁶ Lire au sujet des stucs de la basilique pythagoricienne de la Porte Majeure, les explications passionnantes et très détaillées dans l'ouvrage de Hans van Kasteel, *La Basilique secrète de la Porte Majeure ou Le Temple de Virgile*, Beya n°20, 2016. L'ouvrage cherche à montrer en quoi les scènes de l'hypogée constituent un *commentaire*, souvent surprenant, mais très précis, du texte de l'*Énéide*, commentaire d'autant plus précieux et révélateur qu'il remonte à l'auteur même de l'épopée.

dont le monde fut fait. Elle le guide dans ses actions pour qu'il ne soit pas abandonné sur terre, elle le rend immortel.

C'est à elle que les rimes dorées suivantes font allusion :

*Ils sont de race divine, ces hommes mortels,
Auxquels la nature sacrée révèle toutes choses*⁷.

Si Pallas vous est propice, dit Khunrath⁸, alors « *comme Ulysse, si vous entrez dans la caverne des Cyclopes, et si vous descendez dans l'Hadès, vous en sortirez sains et saufs. Si vous vous approchez des Lotophages et des Syrtes, vous en reviendrez en toute sécurité. Si vous buvez à la coupe de Circé, vous ne serez pas changés. Si vous naviguez près de Scylla, vous ne serez pas engloutis. Si vous entendez les sirènes, vous ne vous endormirez pas, au contraire, vous serez juges de tous* ».

Lui seul, me semble-t-il, peut se qualifier, au sens pythagoricien du terme, de véritable philosophe.

Et, pour conclure, je vous invite à méditer cette inscription qui, selon Plutarque, pouvait se lire sur le fronton du temple de Pallas à Saïs :

*Je suis tout ce qui est, tout ce qui fut et tout ce qui sera
Mon voile jamais aucun mortel ne l'a soulevé
Et le fruit de mon sein fut le soleil.*

⁷ Pythagore, *Les Vers d'or*, Guy Trédaniel, éd. De la Mesnie, Paris, 1979, vers LXI-LXVI.

⁸ Khunrath, *Amphithéâtre de l'Eternelle Sapience*, Interprétations du grade cinquième, § CCV, p. 80.